MAIL EDITION.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 14 MAI 1893. 66me Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres

Dufour & Doumet,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office as New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 14 MAI 1893.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par A. Bringier, au coin de l'avenue St Charles et de la rue Erato, le contenu d'une confiserie de première classe.

Par le Shérif à son entrepôt rue Ste-Anne, près Chartres, une table de billard et accessoires, une pendule, un paravent, une petite table, etc.

Le Canal du Nicaragua.

L'œuvre du canal de Panama, commencée par M. F. de Lesseps, sous de très heureux auspices; poursuivie, loin de l'œil du maître, dans d'assez tristes conditions; entravée ensuite, par les intrigues de la politique et les tripotages d'une spéculation véreuse; déshonorée enfin par les scandales dont nous avons été les témoins attristés,—cette œuvre s'achèvera-t-elle jamais ? Est-il possible même de l'espérer, et en supposant qu'elle puisse être menée à bonne fin, qui aura l'honneur et le bonheur de la terminer ? —Autant de questions auxquelles il est difficile de trouver une réponse.

Ce qu'il y a de bien certain, c'est que, par suite de l'insuccès, sinon définitif, au moins momentané, de ce côté, toutes les attentions, toutes les espérances se sont portées ailleurs, vers le Nicaragua à travers lequel on projette le creusement d'un autre canal interocéanique, dont les travaux sont déjà commencés. Cette seconde entreprise aura-t-elle plus de bonheur que la première ? Espérons-le. Il faut bien que le projet du percement des isthmes, qui date de plus de quatre siècles, se réalise enfin. L'humanité ne peut plus, sans honte, reculer devant une pareille entreprise.

La révolution qui vient d'éclater au Nicaragua a fait naître à ce sujet quelques inquiétudes, nous ne les croyons pas fondées. Quelle que soit la faction qui l'emporte, elle ne peut s'opposer à l'achèvement du canal. Le pays est trop intéressé au succès d'une entreprise qui doit en faire le centre de l'activité commerciale des deux mondes pour qu'il ait l'idée d'y opposer le moindre obstacle. Pasons.

On parle beaucoup du Canal de Nicaragua, on peu à l'aventure, sans trop en connaître les détails. Nous allons essayer de donner quelques renseignements certains à cet égard. Les chiffres que nous produisons sont officiels.

La concession du Canal aux Nicaraux date du mois d'avril, 1887. Elle a été faite par la République du Nicaragua à l'Association du Canal, dont le siège est à New York. En vue de l'exécution des travaux, il a été, bientôt après, organisé une compagnie, dite "Maritime Canal Co.," qui a été incorporée par les Etats-Unis, en vertu d'une loi du Congrès en date du 20 février 1889. C'est cette dernière compagnie qui, en vertu d'un contrat, est chargée de construire la voie interocéanique, au nom de l'Association du Canal de Nicaragua, qui est devenue le véritable concessionnaire.

Voici quelles sont les conditions du contrat: Un an a été accordé à la compagnie chargée des travaux, pour commencer les études du tracé. Cette année écoulée, dix-huit autres mois sont accordés aux entrepreneurs pour achever les travaux préliminaires et commencer les travaux effectifs de construction. A partir de ce moment, 10 années ont été octroyées pour achever complètement le canal, de façon qu'il soit en état d'être livré au trafic.

Le 8 octobre de la même année 1889, huit mois après l'incorporation par les Etats-Unis de la "Maritime Canal Company," le gouvernement du Nicaragua reconnaissait formellement le commencement des travaux préliminaires. Puis, au mois de septembre 1890, il nommait une commission d'enquête pour s'assurer de la bonne foi de la compagnie chargée de l'entreprise avait observé exactement les conditions spécifiées dans le contrat. Après un examen minutieux, le Nicaragua proclamait que tout était parfaitement en ordre, que la compagnie avait rempli, à la lettre, toutes ses obligations.

Voici maintenant quelques chiffres qui donnent une idée du travail à accomplir et des dépenses qu'ils occasionneront.

La longueur totale du canal est de 169.5 milles.

Son niveau le plus élevé est le Lac Nicaragua, 110 pieds au-dessus du niveau de l'océan.

Comment s'y élève-t-on, du côté de l'Atlantique comme du côté du Pacifique? Par d'immenses écluses établies sur chaque versant.

Le fond du canal doit avoir de 80 à 110 pieds de large.

A la surface, la largeur doit varier de 80 à 288 pieds. Quant à la profondeur, elle doit être de 28 à 30 pieds.

Ce qui facilite le travail et le rend moins dispendieux, c'est que sur la longueur totale de 169 milles, il y en a 142 en rivière (la rivière San Juan), en lac (le lac de Nicaragua) et en bassins artificiels. Au centre, le niveau le plus élevé est uniformément le même, sur une distance de 151 milles.

On estime la dépense totale à $80,000,000, non compris les honoraires, les commissions des banliueurs de fonds, pendant la période de construction.

En se basant sur les recettes du Canal de Suez, on a le droit de compter sur un revenu de $17,500,000. Les entrepreneurs espèrent terminer les travaux en six ans. Il y a là gain d'acorme, au moins en perspective. C'est la mise en rapport quatre années plus tôt qu'il n'est stipulé.

Enfin l'ingénieur principal est M. A. G. Menocal qui jouit aux Etats-Unis d'une immense renommée.

Voilà le projet tel qu'il a été conçu, et qui est, en ce moment, en cours d'exécution. Les dépenses ne sont pas exorbitantes; les travaux sont à moitié faits par la nature: au centre, un immense lac qui prend à lui seul un tiers de la route; on y entre, à l'est, au Fort San Carlos; on le traverse en biais, de l'est à l'ouest, pour le quitter près de La Virgin.

Le tout se réduit donc à régler convenablement les deux courants et à construire, des chaque côté du Lac Central, trois écluses qui permettront aux navires de s'élever au niveau de ce dernier, pour y accéder et descendre ensuite vers l'océan que l'on veut atteindre.

Plus que tout autre Etat, plus que toute autre ville, la Louisiane et la Nouvelle-Orléans doivent attendre avec impatience l'achèvement de cette grande et belle entreprise; elles n'ont qu'à y gagner. Ce jour là, leur commerce sera doublé, sinon triplé et quadruplé.

BROWN'S IRON BITTERS
Cures Dyspepsia, Indigestion & Debility.

REVUE MILITAIRE.

Les "Souvenirs" de Parquin.

Les Mémoires du temps de l'Empire sont décidément à la mode, ce dont ce n'est certainement pas moi qui songerai à me plaindre. Tout éditeur veut avoir les siens, et chacun de dépouiller tardivement les papiers de ses aïeuls paternel et maternel, dans l'espoir d'y découvrir quelque manuscrit qu'il portera "chez son voisin le libraire." A vrai dire, toutes ses trouvailles et les publications auxquelles elles donnent lieu n'ont point une égale valeur, au regard de l'histoire tout au moins, et nous n'en avons encore rencontré qui puissent rivaliser avec les *Mémoires*, maintenant célèbres, du général baron de Marbot. Mais, pour n'être point d'une aussi haute envolée, toutes sont intéressantes à lire, parce que toutes débordent réellement de gloire et d'héroïsme militaires; peut-être même les plus modestes,—les *Cahiers du capitaine Coignet*, par exemple,—donnent-elles une idée plus exacte de la grande époque et, en tout cas, de la Grande Armée, que les imposants volumes laissés par les maréchaux et les généraux ayant commandé en chef. Ceux-ci, en effet, nous apparaissent trop souvent, sinon exclusivement, soucieux d'amplifier leurs grandes actions et aussi de pallier leurs trop fréquentes faiblesses; ils posent visiblement devant la postérité, tandis que leurs humbles subordonnés, bien assurés qu'elle ne s'occupera d'eux qu'en bloc, se montrent et sertout nous montrent les faits tels qu'ils ont été.

Aucun de ces braves gens, d'ailleurs, —et l'on peut dire que c'est là leur caractère commun,—n'a eu la prétention, non seulement d'écrire l'histoire, mais même de préparer des matériaux pour elle. La plupart se sont mis à écrire pour tuer le temps et tromper l'ennui d'une interminable paix, dans la seule vue de se remémorer, tout au plus de raconter aux leurs, les grandes actions dont ils ont été les témoins, vingt ans durant. Certains s'aussent de leur vie, songé à prendre une plume, s'ils n'y avaient été poussés par quelque circonstance extraordinaire : tel le commandant Parquin, qui ne se fût probablement jamais avisé de coucher par écrit les *Souvenirs* qu'on a eu la bonne idée de rééditer tout récemment, sans les loisirs forcés que lui vint faire, sur le tard, un détention prolongée, pour cause politique, à la citadelle de Doullens.

Ce Parquin n'est autre, effectivement, que le compagnon bien connu de Louis-Napoléon Bonaparte dans les fameuses tentatives de Strasbourg et de Boulogne : seulement, nous aurions tort de ne juger l'auteur que d'après ces fâcheux épisodes de la fin de sa carrière, et plus encore de n'accueillir qu'avec une certaine défiance le livre que nous a valu sa captivité. Celle-ci a pu être méritée; mais il est au moins équitable de répartir en deux catégories bien distinctes les hommes qui prirent part aux folles équipées de 1836 et de 1840; d'un côté, les aventuriers de carrière, les pêcheurs en eau trouble qui, comme Fialin dit de Persigny et le chef de la bande lui même, voyaient dans le renversement du pouvoir établi un moyen de satisfaire leurs appétits et, avant tout, de solder leurs créanciers mécaçants; de l'autre, les anciens officiers du Premier Empire, les "rieux braves" auxquels pesait l'inaction et qu'indignait le régime dénommé de " la paix à tout prix ",—fort injustement d'ailleurs ! Ceux là, les Vandrey, les Parquin, ne s'inquiétaient guère des mangeuses conceptions politiques et sociales du prince aux côtés de qui ils se rangeaient, ils ne voyaient en lui que le neveu du grand homme, l'héritier du nom de Napoléon, dont le premier devoir était de rétablir toutes choses en l'état où elles se trouvaient sous "l'autre" (ce commençant, bien entendu, par l'armée), le premier soin de venger Leipsig, Waterloo et Sainte-Hélène.

J'ajoute que Parquin, pour ce qui le concerne était en droit d'invoquer des circonstances atténuantes toute particulières. Ayant épousé, dès 1822, une demoiselle Cocheiet, lectrice et amie de la reine Hortense, il avait vécu au château d'Arenberg, dans l'intimité de la mère et du fils. Pour le prince Louis, c'était un ami d'enfance; bien plus, c'était un protecteur, en vertu d'un engagement solennel, et l'accusé de 1840 pouvait dire à ses juges: "j'avais promis à la duqueuse de Saint-Leu, à son lit de mort, d'être auprès de son fils toutes les fois qu'il courrait un danger; voilà Messieurs les pairs, ce qui explique ma présence à Strasbourg et à Boulogne."

Au surplus, nous n'avons pas à nous inquiéter, ni même à nous occuper des convictions et opinions politiques de Parquin, à propos de son livre: le titre nous promet les "Souvenirs et Campagnes d'un vieux soldat de l'Empire," et c'est le soldat seul qu'il met en scène, depuis son engagement au 20e chasseurs à cheval, en 1803, jusqu'à l'époque où, capitaine au 2e régiment de chasseurs de la vieille garde, il a la douleur d'assister au départ de son Empereur pour l'île d'Elbe. Ses *Souvenirs* s'arrêtent donc en 1814, bien qu'il ait fait encore, d'après ses éclats de services, la campagne de Waterloo; quant à son grade de chef d'escadrons, il ne devait l'obtenir que beaucoup plus tard, après la révolution de Juillet.

Il va sans dire que, pendant ses onze années de service actif, Parquin ne cesse de se battre que quand il est blessé ou prisonnier. Lorsque la Grande Armée, dont il fait partie depuis le Camp de Boulogne, goûte un repos bien gagné, en 1810 et 1811, lui passe à l'armée d'Espagne, pour revenir ensuite en Allemagne au moment où se jouent, dans les plaines de la Saxe, les destinées de l'empire de Napoléon. Iéna, Eylau, Wagram, Dresde, Montmirail marquent ses principales étapes, et, quand il remet enfin, par force, le sabre au fourreau, il est heureux de constater qu'il en a été quitte pour cinq coups de lance, deux coups de feu, un coup de sabre et un coup de baïonnette. Cependant, son avancement n'a été rien moins qu'exceptionnel,—ce qui est le cas, d'ailleurs, pour presque tous ceux qui n'ont pas fait leurs premières armes et gagné leurs premiers grades sous la Révolution :—bien que fort intelligent, doté d'une bonne instruction et classé parmi les plus vaillants, il n'est promu sous lieutenant qu'après sept années de services, quatre campagnes (et quelles campagnes!), sept blessures. En y pensant, après trente ans, Parquin ne peut se défendre d'un petit mouvement d'amertume; mais "bah ! ajoute-t-il, ce temps était une époque d'abnégation ! L'ambition était satisfaite quand on se battait pour faire triompher la patrie de ses ennemis, et pour mériter à la France le titre de *grande nation*. L'Empereur nous récompensait de nos veilles, de nos fatigues et de nos blessures, en nous disant : "Soldats, je suis content de vous : vous avez surpassé mon attente."

Au moins l' "étoile des braves" brillait-elle sur sa poitrine ?—Point du tout ! A peine ces-t-il y aspirer quand il est doublé le nombre de ses campagnes et fait porter à son actif trois blessures nouvelles. Encore n'est-il peut être point obtenu la croix de si tôt, S'il ne s'était enhardi jusqu'à la demander lui-même, non pas à son chef de corps, ni à l'un de ses généraux, mais au grand dispensateur, à l'Empereur en personne. La scène vaut la peine d'être rapportée. Cela se passe au commencement de 1813. A une grande revue dans la cour des Tuileries : Parquin s'arrange de façon à se trouver face à face avec Napoléon, et, pour mieux attirer son attention, va se placer, lui cavalier, à la gauche d'un régiment d'infanterie de jeune garde. La manœuvre réussit ; l'Empereur s'arrête : "Que me veux-tu ?—La décoration.—Qu'as tu fait pour la mériter ? —Enfant de Paris, je suis parti volontaire à l'âge de seize ans; j'ai fait huit campagnes; j'ai gagné mes épaulettes sur le champ de bataille et reçu dix blessures que je ne changerais pas contre celles que j'ai faites à l'ennemi. J'ai pris un drapeau en Portugal et le général en chef m'avait à cette occasion proposé pour la croix; mais il y a si loin de Moscou au Portugal que la récompense est encore à venir !—Eh bien ! répond l'Empereur, je te l'apporte moi-même. Berthier, écrivez la croix pour un officier, et que son brevet lui soit expédié dès demain : je ne veux pas que ce brave me fasse crédit plus longtemps."

C'est, au reste, le seul fois que Parquin paraît s'être trouvé en présence de Napoléon, et cette grande figure, si elle domine nécessairement tout son livre, n'y apparaît que de loin en loin et d'une façon tout épisodique. Le brave capitaine tient à ne nous raconter que ce qu'il a fait ou vu personnellement; aussi ne nous apprend-il rien de bien nouveau sur la marche générale, et assez peu de choses, même, sur le détail des événements. Mais nous ne savons guère de roman de cape et d'épée plus captivant, plus "mouvementé" que ce récit des aventures de guerre et d'amour " d'un officier de cavalerie légère à travers l'Europe. Quels beaux coups de sabre et quelle série ininterrompue de bonnes fortunes ! que d'ennemis et de beautés mis à mal ! Avec ce hardi "houzard", l'intérêt ne languit pas une minute : chaque page a son anecdote, émouvante ou piquante, et nous avons vraiment besoin de l'attestation en bonne et due forme que lui délivre son éditeur, le capitaine Aubier, qui a fait partie, lui aussi, du 20e chasseurs : "Pour ma part, dit-il, je l'aurais volontiers accusé d'un peu de complaisance, s'il ne m'eût été donné de vérifier, à plusieurs reprises, la scrupuleuse exactitude de ses récits. Un de nos valeureux et vénérés survivants de la Grande Armée, qui fut son camarade au 20e chasseurs, le capita ne Souflot,—celui-là même dont on a célébré le centenaire à Paris, en décembre dernier,—m'a conté de la même façon les affaires auxquelles ils avaient pris une commune part. Le regretté commandant de Lauriston, dont l'aïeul avait servi au même régiment, m'avait confirmé déjà l'exactitude de plusieurs détails rapportés dans les *Souvenirs*.... C'était véritablement un homme d'une audace et d'une témérité peu communes."

Ouvrons au hasard ces *Souvenirs* ; nous voici tombés juste au milieu du volume. A ce moment Parquin sert en Espagne, sous les ordres directs du commandant de Vérigny,—un vrai *preux*, qui ne va au combat qu'avec sa barbe fraîchement faite, du linge bien blanc, des gants tout neufs, son plus coquet uniforme, et qui répond au jeune officier, qui lui fait compliment de sa belle tenue : " C'est ainsi qu'on doit être, Parquin, pour se présenter à l'ennemi on n'est jamais trop beau quand le canon est en fête." Avec un tel chef, où les soldats ne passeraient-ils pas? Justement, on s'apprête à tomber sur les Anglais, et les deux officiers chevauchent au pas devant leur rang ; brusquement le commandant s'arrête devant un jeune chasseur, un conscrit tout récemment incorporé, qui va au feu pour la première fois et laisse voir, sur sa figure pâle, la vive émotion que l'approche du danger, lui inspire : " Parquin, me dit tout haut M. de Vérigny, je vois sur le front de ce gaillard là qu'il va donner un fameux coup de sabre lorsque nous chargerons." Sur quoi le chasseur, dont l'âme est en ce instant retrempée par ces paroles, répond en brandissant son sabre : "Oh mon commandant !" Et il tient parole, car, quelques minutes après, il pénètre au des premiers dans les lignes anglaises.....

Parquin aussi, bien entendu, et son terrible sabre fait merveille ! Mais bientôt un coup de feu l'atteint en plein visage et lui casse six dents : ne pouvant plus parler, il écrit, au crayon, à son commandant qui, l'ayant vu tomber, envoyé aussitôt prendre de ses nouvelles : " Ma blessure ne sera rien. J'avais une dent contre les Anglais, ils ont voulu me l'arracher; mais ils auraient bien dû se dispenser de m'en enlever cinq autres avec ! " Un tel homme vous le prenez bien, ne va pas s'attarder à l'ambulance et ne donnera pas grande besogne aux chirurgiens : " J'achetai pour quinze francs une bouteille d'eau de Cologne et, matin et soir, j'en imbibais un charpie, ce fut ainsi que je me tirai d'affaire."

Il ne se remet pas toutefois si vite, que son régiment n'ait eu le temps de prendre une forte avance. Le voilà donc en route pour rejoindre, suivi de son ordonnance,—escorte un peu maigre pour traverser seulement dix lieues d'un pays en pleine insurrection. Parquin n'en a pas fait deux qu'il donne dans une troupe de guerrillas. Cette fois, toute défense est si manifestement inutile, qu'il laisse son sabre au fourreau ; mais c'est pour payer d'audace, parler haut, menacer même : "—Ma vie est entre vos mains, dit-il au chef de la bande mais n'oubliez pas que, s'il tombe un cheveu de ma tête, demain dix de vos camarades, qui sont prisonniers à Salamanque, seront mis à mort"... "Ayant ainsi parlé, je me tus et je pris familièrement de la bouche du chef la cigarette qu'il fumait (ce qui est un grand honneur pour les Espagnols). Puis je m'assis tranquillement et j'attendis, sans manifester aucune émotion, que mon arrêt fût prononcé." Cet arrêt, on le lui signifie, après une courte délibération, en ces termes: " *Hombre demonio !* (diable d'homme), nos camarades sauraient mourir comme de bons Espagnols, et ce n'est pas le souci de leur sort qui dicte notre résolution ; mais nous estimons votre caractère et votre courage. Vivez donc ; voici vos armes, et soyez amis pendant quelques instants."..... " Lorsque je rentrai au régiment, ajoute Parquin, le commandant de Vérigny me dit : "—Eh bien, voilà deux fois en peu de temps que vous l'avez échappé belle : la première fois, les Anglais vous ont serré de près, et vous venez de friser la potence avec les guerrillas."—" Ecoutez, reprit-je en riant, je ne suis pas atteint du spleen, moi ! Si on me tue, foi de chrétien, je reviendrai ! N'y a-t-il point des précédents ?"

Non certes ! Il n'est point atteint du spleen, et il le prouve bien en s'empressant d'aller faire une "visite de retour à l'aimable propriétaire de son logement, —ce qui vent dire, bien entendu, pas sant, que j'étais logé chez une jolie femme." Ici, peut-être, et dans quelques occasions analogues, notre héros se mongre-t-il un peu fat; mais le moyen de ne pas l'être quand on passe à bon droit pour un des plus beaux hommes de l'armée française, (le portrait placé en tête des *Souvenirs* en fait foi), et que l'on reçoit, par exemple, de la plus authentique, de la plus séduisante et de la plus patriote des marquises coquettes, une déclaration comme celle-ci,—soulignée par la légère pression d'un poignard sur la poitrine : " Charles, je vous aime bien, ... trop, beaucoup trop, car mon devoir devrait me le défendre. Mais si, pour délivrer mon pays de la présence des étrangers, il ne fallait que vous plonger cette lame dans le cœur, vous ne mourrir jamais que de ma main... Vous me rendrez la justice de croire que je ne vous survivrais pas ! "

Mais Parquin n'est pas homme à donner à une " passion " même de cette intensité là, plus que ses moments perdus, et nous le retrouvons, peu de jours après, en reconnaissance aux côtés du maréchal Marmont, qui vient de l'attacher à son état-major. Le duc de Raguse regarde curieusement un officier anglais qui fait caracoler son cheval à la vue des avant-postes : " Que veut cet officier ? " dit le maréchal.—Etant adjudant-major de son escorte, je répondis : " Monseigneur, cet officier veut sans doute échanger un coup de sabre, et, si je n'étais de service auprès de Votre Excellence.....—Qu'à cela ne tienne ! reprit le duc de Raguse, je vous accorde la permission."—"Ces paroles étaient à peine prononcées que je mettais mon cheval au galop et joignais l'officier anglais. Je parai le coup de sabre qu'il me porta ; puis je ripostai par un vigoureux coup de pointe, qui renversa de cheval mon adversaire. Passant alors lestement la lame de mon sabre dans les rênes de la bride de son cheval, je ramenai l'animal en laisse, aux applaudissements du maréchal et de ses aides de camp." N'est-ce point tout à fait un combat à la façon des héros d'Homère ?..... Et les prouesses du même genre abondent dans ces *Souvenirs*, attrayants, dit le capitaine Aubier, " comme une relation de voyage d'Alexandre Dumas,—mais d'un voyage à travers l'Europe, au milieu des paysannes et des brandebourgs, à l'avant garde et sabre en clair, en conquérant !"

A ce propos, l'écrivain militaire si justement estimé qui a remis au jour les Mémoires de son " ancien " et s'est constitué l'introducteur de Parquin auprès du public, prend,—fort courtoisement ! —la partie notre éminent collaborateur, M. de Ysonlé, pour s'être demandé à propos de Marbot, dans un discours académique, " si la France de Napoléon fut une héroïne qui, dans son propre mouvement, bouleversa le monde, ou une victime passive qu'il tr. inait au feu des batailles " ! Assurément, si l'on s'en rapporte aux maréchaux ou aux généraux, gorgés et fatigués, le doute peut être permis. Mais, dit M. Aubier, " quand de plus humbles souvenirs viennent révéler l'âme des officiers subalternes, des troupes, du peuple, on sent qu'ils n'étaient point des victimes, des soldats qui parcouraient l'Europe, mais bien des enthousiastes. En ces temps-là, vraiment, un souffle d'héroïsme avait passé sur la nation : l'imagination des jeunes homme s'était grisée d'un rêve de conquête ; ils marchaient à leur idéal, sans calculs égoïstes, sans vues concrètes et immédiat-s, sans autre pensée que le généreux orgueil de porter toujours plus loin les aigles françaises...." Ce disant, l'officier nous paraît bien avoir raison contre le philosophe, et nous pensons de même, avec le premier, que c'est dans l' "état d'âme" de la France d'alors qu'il faut chercher toute l'explication de la prodigieuse fortune de l'Empereur : celui-ci ne s'est élevé si vite et si haut que parce qu'il a surgi, à point nommé, pour incarner le génie militaire de la France et ses aspirations belliqueuses au sortir de la tourmente révolutionnaire. "Il fut la personnification d'un mouvement irrésistible : son ascendant n'était si puissant que parce qu'il était exactement l'homme qu'il fallait à cette génération ardente, parce qu'il était l'épée capable de la conduire où elle voulait aller."

Sans doute, elle se lasse plus vite que lui, et, au sein même de l'armée, finit par se constituer une sorte de "parti de la paix," composé des gens fourbus et de ceux qui avaient hâte de jouir en repos des dotations et autres avantages que leur avait vain la guerre. Toutefois, ce parti ne fut jamais bien nombreux, même dans les hauts grades, et ne fit guère de recrues parmi les vrais hommes d'action. Nous connaissons, par Parquin, la rageuse réponse du brillant général de cavalerie Montbrun, l'émule de Lasalle,—l'un de ceux qu'une campagne charmante et une grande fortune eussent dû attirer vers Paris,—à l'officier qui s'empressait de lui apporter la " bonne nouvelle " de l'armistice de Znaym : " Eh ! qu'est-ce que ça me fait....., à moi qui n'aime que plaies et bosses ! " Or, même après vingt ans de guerres continues, il restait encore beaucoup de ces gens là, dont les "psychologues" ne tiennent peut être pas assez de compte et dont il faut compter que la race n'est pas complètement perdue, le goût des "plaies et bosses" étant pour le moins autant dans la nature de l'homme que l'amour du lucre et des bassesses joissances, et, en tout cas, témoignant en lui d'un sang plus chaud, d'un tempérament plus généreux.

CHARLES MALO.

Revue des Deux Mondes.

Livraison du 1er mai 1893.

SOMMAIRE.

I.—L'Europe extérieure de la France, par M. René Millet.
II.—Prosper Mérimée, d'après des souvenirs personnels et des documents inédits.—II—Morlaque accomplissant la révolution de 1848, par M. Augustin Filon.
III.—Vieille histoire, première partie, par M. Charles de Mazade.
IV.—Les fermes de la terre.—I—La nation de l'année dans le sol, par M. P. P. Dehérain, de l'Académie des Sciences.
V.—L'Exploitation des chemins de fer de la France depuis leur origine jusqu'à l'Etat, par M. Alfred Mange.
VI.—La révolution du 4 décembre 1799 à Toulon, dernière phase, par M. George Duruy.
VII.—La princesse Atalmène et le capitaine Vallmédiège, par M. Lucien Biart.
VIII.—La Ligue Démocratique des Femmes, par M. le vicomte Eugène Melchior de Vogüé, de l'Académie française.
IX.—Chronique de la quinzaine, Mission politique et intérieure.
X.—Le Mouvement Financier de la quinzaine.
XI.—Bulletin Bibliographique.

CLUB SOCIAL DE CROWLEY.

Crowley, La., 29 avril 1893.

M. Justin Hart.

Cher monsieur,

Le piano Emerson, Souvenir, acheté chez vous de M. Hartmann, il y a deux semaines, a été mutilemment mis à l'épreuve, et nous le trouvons, en tous points, tel qu'il nous a été représenté. Nous considérons avoir fait une précieuse acquisition pour le Club en l'achat d'un "Emerson." Tous ceux qui l'ont vu et essayé l'ont, non seulement trouvé bien fait, mais encore sa place d'un son remarquable, comme on n'en trouve pas de supérieur de ville. Si nous les achats du club sont aussi satisfaisants que cela du piano, nous aurons lieu de nous en féliciter.

Sincèrement,

A. Kaplan, président; J. G. King, vice président; S. Goldstein, secrétaire; J. G. Medlenka, trésorier; H. W. Carver, Louis Mayle, W. M. Egan, J. Wynne, Chas. F. Coste, Jos. Blum, F. A. Rudrow.

Nulle autre préparation ne répond aux besoins d'un système affaibli, comme la Salsepareille d'Ayer.

Le petit vicomte de Château Gredin raconte les détails de son existence, à l'un de ses amis, provincial.

—Le matin, quand je me réveille, je sonne mon valet de chambre.

—Comment, tu as un valet de chambre ?

—Non, mais j'ai déjà la sonnette.

GONZALES & LAUDUMIEY
Entrepreneurs de pompes funèbres
CHEMIN DU BAYOU 170.
Près Bienvenue. Téléphone 479.
La maison exécute avec soins et célérité tous les travaux de son ressort qui lui sont confiés, embaumements, enterrements, etc.
Elle fournit à bref délai des voitures pour visites, promenades, soirées, mariages, etc. ainsi que des "ally hes pour pique-niques. A toute heure, jour ou nuit, on obtient par téléphone transmettre des commandes. Les prix de l'établissement sont d'une modicité extrême. 11fév92—1an

DEL ESCOBAL.—Décédé hier samedi, 13 mai, à 2.30 heures P. M., MARTIN DEL ESCOBAL, à l'âge de 60 ans et 6 mois, natif d'Espagne et résidant de cette ville depuis 45 ans. Les amis et connaissances de la famille sont respectueusement invités à assister aux funérailles qui auront lieu aujourd'hui, dimanche, 14 mai, à 4:30 heures P. M., de sa dernière résidence, No 204, rue des Champs-Elysées, coin Urquhart.

SERVICE FUNÈBRE.

Un service funèbre sera célébré jeudi prochain, 18 mai, à 9 heures du matin, à l'Eglise St. Maurice, (Caserne) pour le repos de l'âme de GERMAIN BARTHE. Les parents, amis et connaissances de la famille sont invités à y assister.

De la part de sa veuve et de ses enfants.
14 mai—

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans.

Messieurs les invités et les membres de la Société sont priés d'assister à la réception officielle du Punch qui sera offert le dimanche 14 mai, à 11 heures A. M., à l'Aile de la Société.

Par ordre du Comité d'organisation.

A. LE FRANCOIS,
Président.

12 mai—3j

Suite de l'Association protectrice des grocers en détail, du 9me District, rue Remparts entre Dumaine et St-Philippe.—Une assemblée spéciale est appelée pour mardi 16 mai à 7 h. 30 P. M. par le comité ci-après nommé. Affaire d'importance. Tous les grocers en détail de la ville sont cordialement invités.

A. G. Dery, E. Raymond, Jos. Jacquet, J. M. Senao, E. N. Cerda & Co., Pierre Lobat, G. M. Longueteau, G. Beckenhagen, Constant Tourneur, Victor Gruber, Ant. Botto et autres.

12 mai—12 14 16

Mme Godin-M.
Robes et Confections
—44 RUE BOURBON.—

Mme GODIN profite du changement de saison pour rappeler aux Dames qu'elle continue du toilettes de visites et de réceptions de la dernière élégance parfaitement à 810 et pour les toilettes d'été $7.

Mme GODIN est à même de livrer des toilettes en 48 heures très bien faites et mesurées de son seins les plus consciencieuses.

Spécialité de Costumes, Gants Tailleur, et de Voyage. 30 avril—1m—Dim

Société des Laitiers.—L'élection des officiers et des membres du Conseil de la dite Société aura lieu SAMEDI 20 courant, à 8 heures P. M., à leur local habituel. Tous les membres sont priés d'y assister.

Par ordre de
P. PUISSÉGUR, Président.
P. CARATOT, Secrétaire.
11 mai—11 14 20

RESTAURANT DENIS
(Ancienne Maison Grappes)
MANDEVILLE, LA.
Cottages et appartements pour familles. Restaurant de premier ordre. Prix modiques. Dépêches peuvent être laissées chez Denis Beckes, au coin des rues Conti et Bourbon, Nlle-Orléans.
6 mai—sam mer—1m

Vaccination.

Mme Constance, sage femme, concessionnaire de Mme Vergez prévient sa clientèle qu'elle vaccine tous les mardis et samedis à midi précédés, au 188 de la rue Royale.
7 mai—1 m dim jeud

BUVEZ!!!
L'eau minérale rafraîchissante de la Source d'Abita.
Comme eau de table, elle n'a pas d'égale.—Le remède de la nature pour tous les maux de l'estomac, de foie ou des reins. En vente partout.
20 avril—1 an dim

Magasin du Bon Marché
61.....RUE ROYALE.....61
F. ADRIEN BRUNET
Joaillier, Bijoutier, Horloger,
MARCHAND DE
Montres, Pendules, Orfèvrerie Lunettes, Jumelles Diamants, Cannes à pommes d'or et d'argent, etc.
Achat et échange de vieil or et argent.
Montres et Bijoux de tous genres réparés par des ouvriers de première compétence.
14 déc 92—1a

THE LEON QUEYROUZE
Commission Co. Limited,
"GROCERS" EN GROS.
—IMPORTATEURS DE—
VINS ET LIQUEURS
—ET MARCHANDS DE—
Produits des campagnes et de l'Ouest
66 et 71 RUE TCHOUPITOULAS

Dr J. B. PEREZ,
Depuis 35 ans en spécialité dans le traitement des maladies d'un caractère privé. Maladies de Bright de la vessie, la spermatorrhée, le rétrécissement de l'urètre, etc. Impuissance causée par l'âge ou par aucune autre cause.
Maladies des Femmes et leurs irrégularités promptement guéries.
Dr Perez Pommade Regulateur Pilles—le remède le plus efficace pour toutes les irrégularités des femmes. A vendre dans toutes les pharmacies. Prix: $1 par bouteille.
DR PEREZ, Bureau 322 rue du Canal près le Dépôt du Fort Espagnol
16 déc 92—1 an

CONSULAT DE FRANCE
—A—
LA NOUVELLE-ORLEANS.
BUREAUX, RUE ROYALE, 31.
Des renseignements sont demandés sur les personnes dont les noms suivent. Si on en a décès ou d'absence, leurs amis sont priés d'en donner avis au Consulat.
MAI 1893.
A l'avenir la présente publication n'aura lieu que le DIMANCHE.
Liste de publication
Rathader Jean, Gaudet Alexis, Bibon Jean, Jouy Hyacinthe, Candinat Jacques, Monnerons, François, Chasserey Vincent, Urbat Jean Marie, Candeau Jean Marie, Pagnon Jean, dit Lare succession de, Delaya (Mad) née Caville, Quemper Louis Jacques, Fargeon (les Dites), Rome, Fabier (Mme) née Guérin, Robert, Emile, Kopsch, Théodore, Fléry, (Dame Veuve) épouse Fritz, Fitt, Sheep.
LETTRES.
Mme Vve A. R. Lodat, Tremoulet, Henri, Martin, J., Manbaudin Léon
M.—Afin d'éviter des recherches dans ces succession des documents, j'invite les personnes qui ont à communiquer à mon vice dans ces actes établis en Louisiane, en dehors de la ville de la Nouvelle-Orléans, à les faire légaliser à l'Ambassade, sur M. le secrétaire d'Etat du Etat de la Louisiane.
Le Gérant du Consulat de France,
Signé: G. MEYRIER.

L. Grunewald Co.
Limited.

127 RUE CANAL.
PIANOS NEUFS,
$250 et au-dessus,
PIANOS AYANT PEU SERVI,
$150 et au-dessus.
PIANOS DE SECONDE MAIN,
$25 et au-dessus.
24janv—1an

Avis.
Excursions du dimanche à bon marché sur le New Orleans, Fort Jackson & Grand Isle R. R. Trains partant d'Algier à 8 A. M., et arrivant à 7:06 P. M. Billets, aller et retour, 50c. 75c. et $1.00.
J. S. LANDRY, Surintendant.
J. S. LANDRY, Agent général pour le Fret et les Passagers.
Ni cet...sam et dim

SOARDS'
1893—NEW ORLEANS—1893
City Directory
Est maintenant reconnu comme étant le meilleur Directory qui ait jamais été publié dans cette ville. Une année de la plus grande valeur pour les négociants. Figurez-vous-le immédiatement.
City Directory (Directory de la ville) prix $6 00
Business Directory (broché) prix..... $1 00
Mappe de la ville (lithographiée) en 8 cou. leurs..... 50
Il ne reste que quelques exemplaires de Directory de 1892, laissés entre les mains de l'éditeur à la suite de décès des souscripteurs.
N'importe lequel des livres mentionnés ci-dessus est envoyé par express, ou par la malle dans toutes les parties du Sud, frais après réception du prix demandé.
R. SOARDS, Editeur,
5 Commondal Place.
17 fév—

☞ JOURS SPECIAUX - 8 -
Coin Canal et Baronne. RED STAR SHOE CO. Coin Canal et Baronne.
LUNDIS - MERCREDIS - VENDREDIS
Lots spéciaux cette semaine. Venez lundi pour être les premiers à choisir.
1 lot de 500 paires de souliers à quartiers bas et de pantoufles extra fins, le tout comme échantillons des premières fabriques et de toutes couleurs, tel que noir, bronze, brun, jaune foncé (tan), gris, bleu, rose, vert, rouge, lavender et blanc. En beau de chevreau ou en satin, à votre choix, à $1 50 la paire, valant de $2.50 à $5.00.
1 lot de pantoufles d'opéra (opera slipp